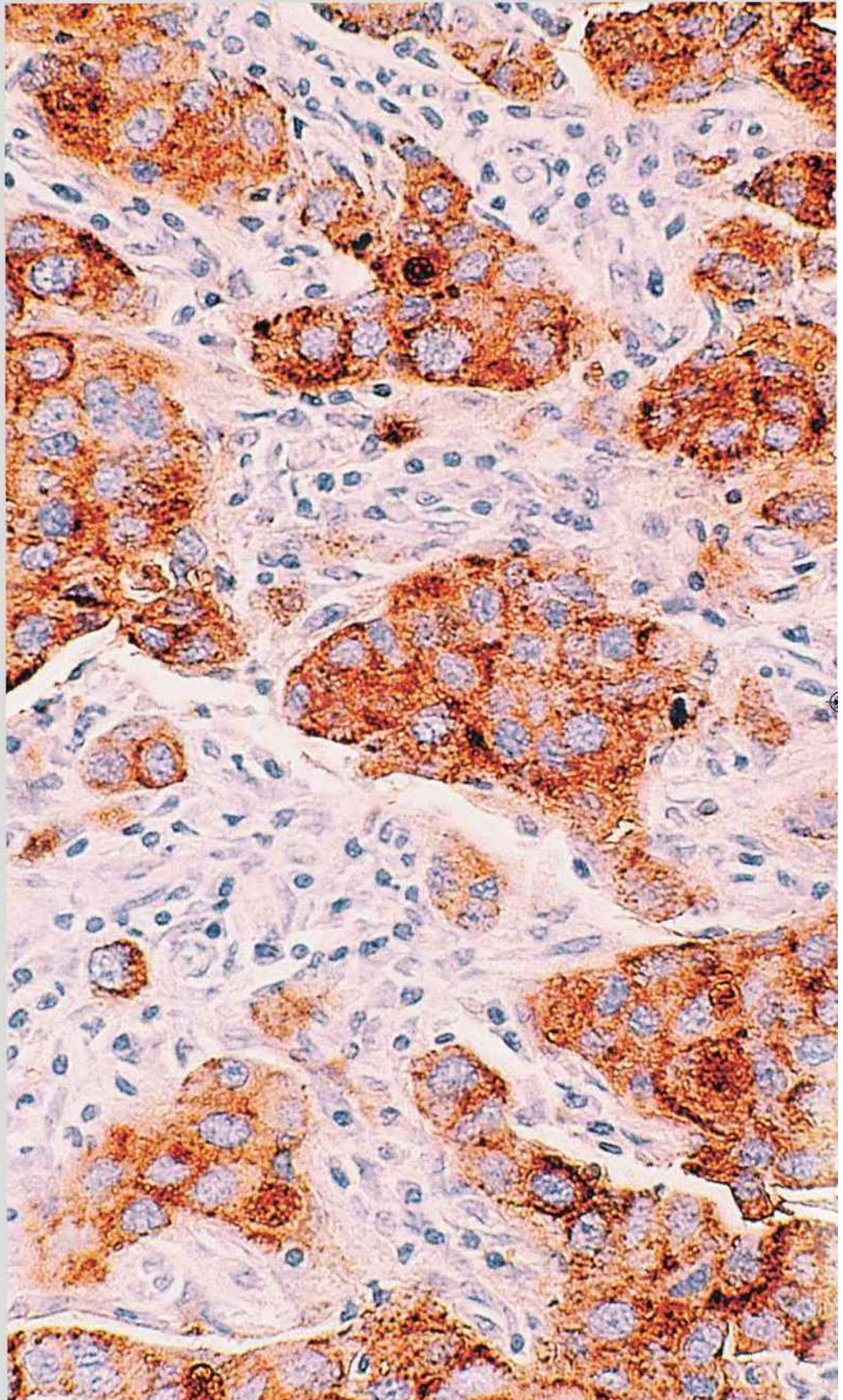
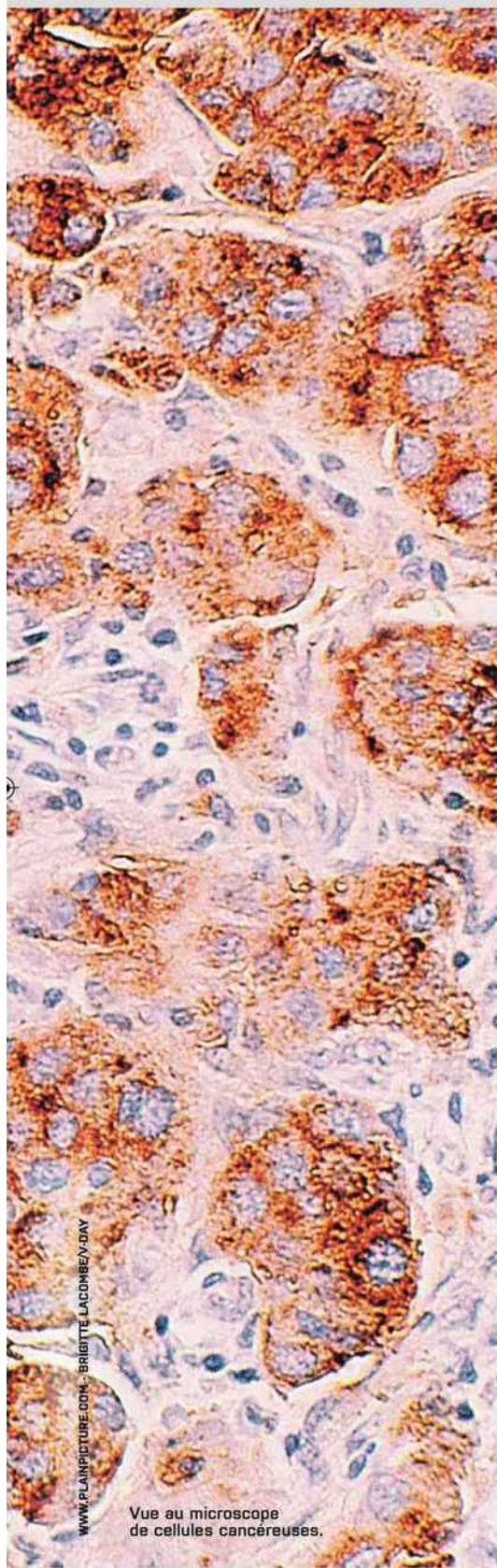


next cetera







Vue au microscope  
de cellules cancéreuses.

WWW.PLAINFOOTURE.COM - BRIGITTE LACOMBEV-DAY

## INTELLIGENCE SERVICE

Chaque mois, *Next* invite des spécialistes à décrypter les nouveaux comportements et les mutations de l'époque.



EVE ENSLER

# des maux pour le dire

**Presque vingt ans après *les Monologues du vagin*, Eve Ensler publie le récit de son combat contre le cancer de l'utérus. Ou comment le traumatisme de la maladie a modifié son rapport au monde.**

Propos recueillis par Clément Ghys

**E**ve Ensler est l'auteur de l'une des pièces de théâtre les plus jouées au monde, *les Monologues du vagin*, recueil d'expériences liées à l'amour, au viol, à la masturbation, l'excision, l'orgasme ou la grossesse. Américaine, elle est aujourd'hui une activiste célèbre, signe des tribunes dans de nombreux journaux. Elle a écrit *Des mots pour agir. Je suis une créature émotionnelle* et, ce mois-ci, paraît *Dans le corps du monde*, un récit autobiographique dans lequel elle confronte l'expérience du cancer de l'utérus avec des souvenirs d'enfance et le récit d'activités militantes au Congo. Reprenant la trame, éprouvante, du protocole médical, Eve Ensler écrit des courts chapitres descriptifs, des « scans », qui forment un texte révélateur de sa vision du féminisme, souvent critiquée par le passé, autant par des groupes conservateurs que par une frange *queer* qui lui reproche sa bien-pensance. Soit une lecture très anglo-saxonne du droit des femmes, où il est question d'une communauté mondiale, d'une « sororité » et d'un drôle d'entremêlement entre pragmatisme et optimisme forcené.

**Votre dernier ouvrage ausculte le cancer dont vous avez été frappée et le travail théorique auquel la maladie vous a menée. Comment articuler une pensée autour d'une expérience personnelle de souffrance ?**

Le cancer dont j'ai été atteinte m'a, évidemment, amenée à me poser de plein fouet la question de mon propre corps. Depuis le diagnostic, cette effroyable nouvelle, jusqu'au traitement, tout a été l'objet d'une transformation, où j'ai compris que je n'avais à penser qu'à une seule chose : mon corps. Et évidemment, faire ce constat équivalait à changer ma relation au monde. Depuis mes débuts d'activiste ou d'auteur, je lutte contre le fait que le corps féminin soit un paysage où s'expriment tous les drames du monde. Et là, j'ai vécu la chose moi-même, dans ma chair. Comme si quelqu'un avec qui on avait bataillé pendant longtemps faisait son apparition chez soi, à l'improviste. Ces moments que j'ai vécus ont été essentiels, et il m'a paru nécessaire de les partager.

J'ai écrit ce livre en quelques mois, comme une très longue respiration. Cette structure, de courts chapitres, tels des scans ou des flashes, est très contraignante, mais c'est le traitement et tout l'appareil médical afférent qui est davantage un corps de

contraintes ! Alors j'ai décidé de copier les épreuves que je traversais et d'en faire la trame du texte, rempli de fragments impressionnistes, où on devine ce qu'il se passe, les évolutions de l'humeur, au fur et à mesure. J'ai toujours été portée vers les écrivains qui proposent ce type de textes, comme Virginia Woolf entre autres. Le fait qu'un texte soit court ne l'empêche pas d'être rempli de couches successives qui se dévoilent les unes après les autres. C'est exactement ce qu'il s'est passé pour la rédaction de *Dans le corps du monde* : alors que j'étais scannée, triturée dans tous les sens, il me fallait décrire cette situation où mon corps m'échappait, devenait indépendant de moi.

**Tout en décrivant l'horreur de la maladie et du traitement médical, vous évoquez la catharsis qu'a représentée la rédaction de ce livre...**

J'ai autorisé mon corps à s'occuper de choses refoulées depuis toujours : les traumatismes, les sujets tabous, la dimension « sale » de nos activités, les matières fécales etc... Écrire un ouvrage à ce sujet, s'y confronter, c'est faire une déclaration :

« Alors que j'étais scannée, triturée dans tous les sens, il me fallait décrire cette situation où mon corps m'échappait, devenait indépendant de moi. »

je transcende le cancer, et avec cela, je fais face à tout ce que le cancer a révélé de moi-même. C'est de la linguistique de base, quand on peut articuler un problème, le nommer, on peut le combattre.

Les violences physiques et sexuelles commises à l'encontre des femmes rentrent dans cette logique-là. Tout dépend de la conception que l'on a de l'autre. Qu'est ce que le patriarcat ? Un système de valeurs, qui établit des rôles et des fonctions. Les femmes sont les victimes et les hommes sont des êtres qui ne doivent en aucun cas être sensibles, fragiles, émotifs etc... Et nous grandissons tous au sein de cet ensemble de diktats, nous sommes bombardés par ces idées et ces modes de vie. Tout cela nous structure, d'où le sentiment, partagé par tous, d'être isolé.

**Vous écrivez « le cancer a été un alchimiste, un agent de changement »...**

Depuis mon plus jeune âge, je n'ai pas voulu voir mon corps. Lorsque je me suis réveillée après neuf heures sur le bloc opératoire, une sensation complètement inédite m'a envahie. Quelque chose de très naturel, de primitif : j'étais un « corps » pour la première fois de ma vie. C'était brutal, mais en aucun cas surréel, ni magique. J'étais retournée en moi, j'avais repris possession de mes organes. C'est sans doute l'une des plus grandes surprises de mon existence.

**Dans le livre, vous posez également la question de l'hystérie, névrose longtemps associée aux femmes et dont la racine étymologique est liée au terme d'utérus...**

Je suis sincèrement persuadée que, nous les femmes comprenons les traumatismes corporels, que nous avons une connaissance approfondie d'un ensemble de valeurs, que nous refréons en permanence, parce que le système totalitaire qu'est le patriarcat nous l'impose. À mon sens, le mot « hystérie » est une étiquette insultante donnée à tous les types de comportements créatifs, enthousiastes, pour-quoi pas visionnaires...

**On pourrait vous reprocher de faire de l'essentialisme, d'appliquer des particularités à chaque sexe.**

Mais cela touche aussi les hommes ! Pourquoi ne seraient-ils pas eux-mêmes hystériques ? Plus jeune, j'étais entourée de gens, garçons comme filles, qui s'empêchaient de vivre libres, de communiquer avec leurs corps, d'assumer leur potentiel. Au fond, je pense que ce qui est communément qualifié d'hystérie n'est rien d'autre qu'une forme élevée d'intelligence et d'ouverture au monde. De liberté, en somme.

**Quand avez-vous pris conscience que la lutte contre les oppressions faites aux femmes devait se concevoir dans une perspective mondiale ?**

La pièce *les Monologues du vagin* a commencé à être jouée au HERE Arts Center et au Westside Theater, à New York en 1996. D'emblée, tout le monde m'a dit : « Tu vas

*avoir des problèmes.* » Comme si évoquer la sexualité féminine n'était pas acceptable dans l'Amérique des années 90. Et puis, le texte a voyagé partout dans le monde. Au Kenya, en Bulgarie ou ailleurs, il y a eu systématiquement la même première réaction, l'angoisse face à une mise en scène du plaisir. Et puis, dans la salle, dans le public, les femmes riaient aux mêmes moments, pleuraient à d'autres. Quel que soit le pays, la violence est présente. Je me suis beaucoup rendue au Congo, très évoqué dans le livre, qui conjugue des drames post-coloniaux, des atrocités commises à l'encontre des populations indigènes, des conflits liés aux minerais et le viol utilisé comme arme de guerre. Eh bien, à New York ou Kinshasa, il y a un élément commun dans la souffrance des femmes, même si elle atteint des degrés incomparables et insoutenables dans certains endroits.


Il faut donc lutter contre, partout, mais il est nécessaire d'inventer une méthodologie différente et adaptée à chaque lieu. Je l'ai constaté avec V-Day [association luttant contre les violences faites aux femmes et lancée dans la foulée des *Monologues...*, financée en partie par les recettes de la pièce, ndlr]. Nous nous sommes intéressés aux problèmes des mutilations au Kenya. Il est capital de comprendre les spécificités d'une zone pour appréhender un problème. Quelqu'un qui connaît sur le bout des doigts une situation à New York n'aura aucune légitimité au Kenya. C'est dans cette optique-là que je veux orienter mon travail d'activiste.

**Presque vingt ans après les *Monologues du vagin*, pensez-vous que la situation s'est améliorée vis-à-vis des questions que soulevait la pièce ?**

Il y a plusieurs réponses, plusieurs niveaux de lecture. D'abord, l'optimisme. En 1996, il était gênant, problématique, de parler de vagin, d'utiliser ce mot. Où que ce soit. Et je me souviens que même à Paris, il avait fait hausser les sourcils. Cela a énormément changé. Il n'y a plus ce tabou absolu sur des réalités corporelles.

Mais le deuxième élément de réponse est dramatique. Malgré tous les progrès, les efforts, la prise de conscience par les femmes de leurs rôles et droits, il y a encore des viols et des agressions, des mariages forcés etc... La liste est longue. Regardez l'actualité, la Libye, le Nigéria. Le cas de l'Inde est intéressant et symbolise bien l'état des lieux actuels. Les terribles faits divers de l'année dernière ont mené le débat public à se préoccuper des droits des femmes. Les quotidiens nationaux titrent sur le sujet tous les jours. Les choses changent-elles ? Il faut pourtant garder espoir. ●

**Dans le corps du monde,**

Eve Ensler, éditions  18.

Parution le 18 septembre 2014.